



Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

63 | 2014
L'Ancestralité revisitée

« Arpenter la patrie retrouvée »

Tourisme mémoriel et tourisme identitaire post-communistes en Transcarpathie

Anne-Marie Losonczy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3758>
DOI : 10.4000/civilisations.3758
ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2014
Pagination : 223-236
ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Anne-Marie Losonczy, « « Arpenter la patrie retrouvée » », *Civilisations* [En ligne], 63 | 2014, mis en ligne le 30 septembre 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3758> ; DOI : 10.4000/civilisations.3758

« *Arpenter la patrie retrouvée* »

Tourisme mémoriel et tourisme identitaire post-communistes en Transcarpathie

Anne-Marie LOSONCZY

Résumé : Au cours des dernières décennies, la Seconde Guerre mondiale et la Shoah ont acquis dans la politique mémorielle et scolaire des pays de l'Europe de l'Ouest le statut d'un patrimoine mémoriel commun européen et même euro-américain. Au contraire, en Europe centrale et orientale, le tourisme mémoriel postcommuniste vers les lieux de vie d'avant les déplacements forcés ou les déportations communistes participe bien plus d'un processus de recomposition des frontières identitaires et ethniques entre groupes et sociétés brutalement éparpillés ou télescopés ensemble par la répression communiste.

Ce texte analyse deux formes récentes de tourisme mémoriel à destination de la région frontalière de Transcarpathie en Ukraine occidentale, superposant la mémoire de plusieurs expériences de la violence et du déracinement au cours du 20^{ème} siècle. Ces pratiques dessinent des figures diversement symbolisées du « pays perdu et retrouvé » et articulent différents modes et échelles de commémoration, et de recomposition des frontières culturelles entre le 'soi', identitaire du touriste en quête de racines, par la découverte déconcertante du 'soi-autre' représenté par l'hôte, compatriote ethnique citoyen mais porteur d'un passé différent et citoyen d'un autre État.

Mots-clés : pèlerinage mémoriel, accueil interethnique, réseaux familiaux transfrontaliers, compétence métisse, déportation au Goulag, espace inter-patriotique.

Abstract: During the last decades, the Second World War and the Shoah have gained, in memorial politics and school books of Western European countries, the status of a European and even Euro-American memorial patrimony. On the contrary, in Central and Oriental Europe, post-communist memorial tourism toward places where people lived before forced removal or communist deportations is much more characterized by a process of recomposing identity and ethnic frontiers between groups and societies brutally drawn together by communist repression.

This text analyses two recent forms of memorial tourism in the border region of Transcarpathia in Western Ukraine, bringing together memories of several experiences of violence and uprooting during the 20th century. These practices conjure up figures, under various symbols, of the "lost and rediscovered country" and combine different modes and scales of commemoration and recomposition of cultural frontiers between the 'self' (the tourist searching for his roots) and 'the self-other' (the host, in the same time an ethnic companion and a citizen of another state).

Keywords: memorial pilgrimage, interethnic reception, transborder networks, mestizo competence, deportation to the Gulag, interpatriotic space.

Il est communément admis que le tourisme mémoriel, appelé souvent *Dark Tourism* (Lennon et Foley 2000), entendu comme retour ou visite sur les lieux d'un désastre collectif ayant bouleversé la biographie familiale et individuelle, émerge en Europe et se globalise ensuite à l'issue des deux grandes guerres et surtout de la reconnaissance de la Shoah. Toutefois, pendant les trois premières décennies de l'après-guerre 1939-1945, d'anciens camps d'extermination, des cimetières militaires, des prisons et champs de bataille ne reçoivent que des visites sporadiques, individuelles et intimes de quelques survivants, alors que les mémoires nationales de la guerre s'organisent autour des figures de la résistance antifasciste, oblitérant celles de l'extermination des Juifs et d'autres minorités. C'est à partir des années 1970 que la progressive montée des revendications mémorielles des survivants de la Shoah et de leurs descendants rencontre et renforce un changement culturel qui émerge et se diffuse dans les sociétés occidentales : la valorisation croissante du statut de victime et partant celle de la mémoire testimoniale, accompagnée du déclin de celui du « héros ». L'essaimage de musées et mémoriaux, puis la ritualisation et l'internationalisation de la commémoration font du génocide nazi un « modèle mémoriel » (Lapierre 2007) à large diffusion, et de ses lieux patrimonialisés des destinations de pèlerinages mémoriels et pédagogiques pour un public de plus en plus large.

Ainsi, l'émergence occidentale et la globalisation du tourisme mémoriel apparaissent inséparables de celles de cette nouvelle figure de légitimation et de reconnaissance : la communauté des victimes de désastres historiques. Ce tourisme s'appuie sur des mémoires victimaires minoritaires en voie d'incorporation dans des récits historiques dominants à portée plus large : il suit ou suscite le marquage et la patrimonialisation des lieux de violence collective et leur ritualisation commémorationnelle. Dès le début des années 1990, la fin des régimes communistes et la décomposition de l'URSS, avec l'ouverture de frontières auparavant hermétiques et l'émergence de nouvelles entités nationales, ont intensifié ce processus, rendant accessibles de nouvelles topographies de la mémoire, arpentées par de nouveaux acteurs à la recherche des lieux des déportations massives, du travail forcé et de la recomposition ethnique et sociale de populations par la violence, qui jalonnent l'histoire des régimes communistes.

Dès lors, le tourisme mémoriel apparaît tributaire d'événements cataclysmiques de dimension continentale ayant touché un grand nombre de nations, bouleversé, décimé et éparpillé une très grande variété de groupes sociaux et ethniques. Au cours des dernières décennies, la Seconde Guerre mondiale et la Shoah ont progressivement acquis dans la politique mémorielle et scolaire des pays de l'Europe de l'Ouest le statut d'un patrimoine mémoriel européen et même euro-américain : en témoignent la variété internationale et le très grand nombre des visiteurs du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau et d'autres lieux commémoratifs des événements emblématiques de la Seconde Guerre mondiale en Europe occidentale.

En Europe centrale et orientale au contraire, le tourisme mémoriel postcommuniste vers les lieux de vie d'avant les déplacements forcés ou les déportations communistes semble bien plus participer d'un processus de recomposition des frontières identitaires et ethniques entre groupes et sociétés brutalement mis en contact par la répression communiste, tout en étant animé par la recherche paradoxale d'un « entre soi » qui serait à la fois à retrouver et à recomposer.

Il apparaît que les deux formes récentes de tourisme mémoriel à destination de la région frontalière de Transcarpathie en Ukraine occidentale, superposent la mémoire de plusieurs expériences de la violence et du déracinement au cours du 20^{ème} siècle : le détachement de la région de la Hongrie par le traité de Trianon (1920), puis son occupation militaire par les Allemands, les Hongrois puis les Soviétiques (1938-1944), enfin l'expulsion ou la déportation de la minorité allemande et celle, massive, de la population masculine hongroise vers le Goulag dès l'annexion de la région par l'URSS. Chacune de ces pratiques touristiques dessine des figures diversement symbolisées du « pays perdu et retrouvé » et qui articule différents modes et échelles de commémoration, et de recomposition des frontières culturelles entre le « soi », celui du touriste en quête de racines, et « le soi-autre » qu'est l'hôte, à la fois compatriote ethnique et citoyen d'un autre état.

La recherche ethnographique dont cette analyse est issue fut réalisée en plusieurs séjours en 2008, 2009 et 2011, centrée sur la recomposition des interfaces multi-ethniques transfrontalières dans le champ mémoriel, religieux et économique en Transcarpathie, à partir de l'étude du monde social magyarophone qui comprend localement aussi des Ruthènes et des Tsiganes. Le choix de ce dernier, comme base de départ, s'explique par ma connaissance de la langue hongroise, mais la recherche s'est ouverte progressivement vers les groupes et espaces sociaux ruthènes, ukrainiens et russes et le processus complexe de leur intégration dans le nouvel espace national ukrainien, grâce à mon (ré)apprentissage du russe, langue véhiculaire dans le pays et au multilinguisme de la plupart de mes interlocuteurs ruthènes et Tsiganes. L'enquête s'est déroulée dans la ville de Beregovo et plusieurs villages proches, comme Bene, et Geta Vilok, à proximité immédiate de la frontière hungaro-ukrainienne, ainsi que dans d'autres bourgades magyarophones ou magyaro-ruthènes comme Vinogradiv, Visk, Svaliava, Aknaszlatina/Solotvino, avec quelques visites dans les villages à prédominance ruthène proches du col de Verecke dans les Carpathes : j'ai pu observer et accompagner des activités économiques (commerce informel, accueil de touristes, agriculture) et mener des dizaines d'entretiens avec des villageois, agriculteurs, propriétaires de chambres d'hôtes, résidents temporaires, touristes, ouvriers, enseignants locaux, prêtres, fonctionnaires ou commerçants. Après trois séjours répartis entre Beregovo et l'exploration des villages frontaliers avec la Hongrie, en été 2011, je me suis inscrite à un circuit-type de la Transcarpathie, d'une semaine en autocar à partir de Budapest, organisé par un petit tour-operator magyaro-ukrainien. Mon objectif était d'explorer cette fois la construction de l'expérience touristique de « l'autre côté », de celui des voyageurs, familles et couples de tous âges. Je partageais ainsi avec eux le voyage, le séjour, le logement, les soirées et les paroles des guides locaux qui visaient à produire à la fois le vécu et l'image d'une 'patrie' élargie dans le temps et l'espace, par la présentation stylisée et patrimonialisée d'activités, d'objets et de lieux que j'ai connus auparavant sans aucun encadrement touristique, dans d'autres villages, là où le statut « universitaire » que mes interlocuteurs accordaient à ma présence et mon activité valorisait particulièrement le recueil de témoignages sur la déportation massive de la population masculine au Goulag en 1945.

Transcarpathie : la valse des frontières et des identités

La Transcarpathie actuelle ne correspond à aucune division administrative plus ancienne : les territoires qu'elle englobe actuellement étaient divisés entre quatre comtés du royaume de Hongrie (Ugocsa, Máramaros, Bereg, Ung). Aujourd'hui intégrée à l'Ukraine après avoir fait partie de la Tchécoslovaquie dans l'entre-deux-guerres, puis avoir été annexée par l'URSS dès la fin de 1944, la région, de 12 800 km², se trouve à l'extrême sud-ouest de l'Ukraine et partage ses frontières avec la Roumanie, la Slovaquie, la Hongrie et la Pologne.

En 1910, les statistiques estimaient sa population à environ 600 000 personnes, composée à 60 % de Ruthènes, bergers et agriculteurs habitant la zone montagneuse des Carpathes, alors que la plaine de l'amont du fleuve Tisza, ainsi que les bourgs et les villes étaient peuplés d'agriculteurs hongrois (25 %), d'une importante communauté juive, en grande partie magyarophone, et d'un nombre réduit de Souabes (germanophones), de Roumains, de Slovaques et de Tsiganes, souvent magyarophones (Szabo 1993). La population catégorisée comme « magyare » par les statistiques du Royaume y apparaît déjà démographiquement minoritaire, en revanche sa langue domine la région et sert de véhicule à tous les échanges interethniques. Les frontières entre les groupes étaient poreuses, notamment grâce au commerce et aux intermariages.

À l'issue du traité de Trianon en 1920, la région fut détachée de la Hongrie et devint partie de la Tchécoslovaquie nouvellement créée. C'est donc sous l'autorité tchécoslovaque que la région fut organisée en une unité territoriale pourvue d'un nom distinctif, *Podkarpatská Rus*, Ruthénie subcarpathique, et que des familles hongroises émigrèrent vers la Hongrie, remplacées par des Tchèques. En 1938, lors de la désintégration de la Tchécoslovaquie, la frange majoritairement habitée par des Hongrois se retrouva incluse dans la Hongrie, qui annexa quelques mois plus tard le reste de la région. À l'automne 1944, l'URSS força la Tchécoslovaquie à lui céder la région et l'annexa en l'intégrant à la République socialiste d'Ukraine. Lors de ce rattachement à l'URSS en 1945, son nom fut modifié en *Zakarpatska oblast'* ou *Zakarpattia*, ce qui signifie « la région au-delà des Carpathes ».

Si la pluralité ethnique et religieuse de la région s'est conservée tout au long du 20^{ème} siècle, sa composition démographique a subi des changements (Beregszaszi et Papp 2005). Ruthènes, Ukrainiens, Hongrois, Slovaques, Tchèques, Polonais, Roumains, de même que des groupes tsiganes (Roms) dont la plupart se considèrent magyarophones, continuèrent à cohabiter, le plus souvent côte à côte, dans les villages, bourgs et villes. Mais la politique soviétique du repeuplement, particulièrement intense entre 1945 et 1965, y a installé une population rurale russe orthodoxe (Dupka 1993), alors que les communautés juives et allemandes, autrefois importantes, ont pratiquement disparu, à cause de la Shoah et des déportations soviétiques. Les Ruthènes sont considérés comme la population souche de la région¹.

1 Pour l'historiographie hongroise, il s'agirait des descendants de sujets de la Principauté Rous de Kiev que les rois hongrois auraient attirés dans la région pour la repeupler après les invasions mongoles. Pour l'historiographie ruthène, leur peuple descendrait de tribus slaves autochtones comme les Croates blancs. L'enjeu étant évidemment de déterminer qui était présent en premier (Magocsi 1978).

Dans environ 600 bourgs et villages, les magyarophones vivent, parfois entre eux, mais le plus souvent avec d'autres groupes ethniques : les Ukrainiens, majoritaires, les Tsiganes, souvent magyarophones, les Ruthènes, prédominants dans les zones montagnardes, puis les Slovaques, les Roumains et les Russes, chacun de quelques dizaines de milliers. D'après le recensement de 2001, 78 % de la population régionale est ukrainienne (soit environ 1 million) et 12,5 % hongroise.

La composition multiethnique de la région liée à son caractère limitrophe avec la Slovaquie, la Hongrie et la Roumanie en font un lieu privilégié autant pour le commerce informel transfrontalier que pour le tourisme de proximité à partir de ces pays.

La « terre natale » comme héritage interethnique : les voyageurs de la mémoire du « pays perdu »

Les voyages vers la Transcarpathie émergent dans le contexte de la fin du régime communiste dans les pays limitrophes et de la décomposition de l'URSS, suivie de l'indépendance de l'Ukraine. Ces processus, en ouvrant les frontières, réactivent la mobilité et le commerce informel transfrontaliers. À l'instar d'autres régions appauvries de l'Europe centrale et de l'Est postcommuniste, le caractère rural et la faiblesse industrielle et infrastructurelle de la Transcarpathie contribuent aussi à l'émergence de petits entrepreneurs locaux qui offrent des chambres à louer dans leur maison et organisent des visites vers les lieux de mémoire emblématiques de la région. Dans les villages à majorité magyarophone, les associations touristiques locales sont le plus souvent animées par des membres féminins de l'intelligentsia ou des notables locaux ; l'activité touristique offre ainsi une possibilité de recyclage aux instituteurs, professeurs, agronomes ou ingénieurs sans travail. Mais le « passage » des touristes en circuit, d'un lieu et d'une activité à l'autre, continue à mobiliser des réseaux de parentèle et d'alliés au-delà des frontières ethniques entre Hongrois, Ruthènes, Roumains et Ukrainiens.

Ces associations touristiques créent et gèrent d'abord des sites web simples, présentant leur village à l'aide de photos de paysages, de monuments, d'habitat typique et de textes, en hongrois, plus récemment aussi en allemand, slovaque ou ukrainien. L'histoire et les événements culturels et folkloriques y tiennent une place privilégiée, de même que la liste des chambres d'hôtes². Mais ces associations servent souvent aussi de tampon et d'intermédiaire dans les conflits d'intérêt entre l'élite politique régionale hongroise qui construit, promeut et ritualise des lieux de mémoire hongrois, et les petits entrepreneurs touristiques locaux, qui organisent des activités, qui folklorisent leur quotidien tout en le rendant accessible à un public urbain nostalgique du mode de vie villageois traditionnel, tels que concours de cuisine en plein air, noces campagnardes, cochonnailles, dégustation de vins et eaux-de-vie de fabrication locale, apprentissage de danses, de tissage, ou de vannerie, pêche, etc.

Comme dans d'autres zones rurales des pays postsocialistes, l'émergence du tourisme en Transcarpathie apparaît comme un processus graduel dans lequel les formes traditionnelles de l'hospitalité, s'adaptent à la demande touristique et prennent

2 Aujourd'hui, pages web des villages et celles d'associations par sous-régions coexistent. Un exemple de la première : <www.aknaszlatina.hu>, et les plus fréquentées parmi les secondes : <karpatszallas.net>.

une forme stylisée et folklorisée, suivant à des degrés divers les images identitaires emblématiques véhiculées par les médias.

Dans les années 1980, avec l'assouplissement des frontières, les premiers touristes furent les membres de la minorité allemande de Transcarpathie, déportée puis expulsée après l'annexion de la région par l'URSS. Des voyages, organisés par leurs associations communautaires et mémorielles très actives en Allemagne (Ilyés 2003), offrent aux membres la possibilité de revoir leur village de naissance, retrouver leurs amis d'enfance et les tombes de leurs ascendants. Désigné comme « *Heimattourismus* » dans l'anthropologie allemande³, ce tourisme vers « le pays perdu » apparaît comme le prolongement d'une pratique mémorielle de groupe organisée autour de l'expérience collective du déracinement forcé de la terre natale et visant à réparer le traumatisme de la déportation par le retour et les retrouvailles avec celle-ci. (Barrington *et al.* 2003).

Les associations d'Allemands déportés ou ayant fui les pays d'Europe centrale et orientale après la guerre avaient commencé dès la fin des années 1970 à organiser des voyages mémoriels à proximité des frontières de ces pays. Ces voyages s'intensifient, se régularisent et s'allongent dans les premières années qui suivent la fin du communisme, investissant villages et bourgs de naissance, pour se transformer dès la fin des années 1990 en une pratique alternative de loisirs touristiques, liée à la mémoire sans souvenir des descendants nés en Allemagne et à l'exotisation des traces du communisme (Ilyés 2003 *Ibid.*).

D'après des récits recueillis dans les villages magyarophones des environs de Beregovo, l'accueil local de ce tourisme mémoriel inattendu, centré sur la visite de la maison natale et du cimetière, de même que sur les retrouvailles parfois difficiles avec d'anciens alliés ou amis, a dû puiser dans les maigres ressources alimentaires locales et mobiliser les normes et usages traditionnels de l'hospitalité villageoise. Les habitants cèdent alors aux visiteurs leur chambre, les nourrissent à leur table, leur offrent gâteaux et boissons alcoolisées de leur fabrication, les accompagnent dans leurs promenades, en les aidant avec leurs souvenirs dans leur recherche de traces mémorielles, et les incluent dans certaines de leurs conversations informelles. Cependant, la différence de statut économique et de passé plus récent entre ces touristes venus d'Allemagne et leurs hôtes, ainsi que la difficulté des touristes à s'habituer aux conditions rudimentaires de confort, conduisent à la modernisation rapide de certaines maisons, puis à la construction de logements annexes ou séparés, financés par les cadeaux reçus des visiteurs, de même que par le travail saisonnier des hommes en Hongrie toute proche et le commerce informel transfrontalier.

Cette séparation spatiale progressive s'accompagne de la différenciation de l'heure et du menu des repas, ceux qui sont servis aux visiteurs et ceux de la famille hôte. La tonalité des échanges verbaux prend progressivement une forme particulière que les locaux réserveront désormais exclusivement aux touristes allemands, puis hongrois : elle articule un usage marqué de formes dialectales et d'adresses villageoises traditionnelles – comme le terme d'adresse 'compère' ou 'commère' et un ton de jovialité familière soutenue, suggérant une intimité culturelle partagée. En revanche, quant aux contenus de ces échanges, contrairement aux conversations informelles dans le réseau d'interconnaissance, un grand nombre de sujets sont passés sous silence, comme les

3 Parmi de nombreuses études, voir Bausinger 1989.

pratiques et aléas du commerce informel, les conflits d'intérêt locaux et régionaux et les critiques concernant les usages d'autres groupes ethniques ou la politique de l'Ukraine.

Peu à peu, certains touristes d'Allemagne qui reviennent vers le « pays perdu », poussés par le désir de se réapproprier un village natal retrouvé dans un état décrépi, achètent et retapent des maisons, contribuent à la rénovation des églises et à l'entretien des cimetières, invitent au village famille et amis et tentent de réactiver des éléments folkloriques disparus lors de fêtes villageoises ou, plus récemment, de « festivals » de folklore. C'est le village ainsi rénové qui prend place dans l'espace virtuel, moyennant la création d'une page web pourvue de photos et de textes décrivant les « traditions retrouvées »⁴.

Ainsi, l'apparition de cette première forme de tourisme reconfigure autant les modèles relationnels villageois traditionnels que ceux issus de l'organisation en kolkhoze à l'époque du communisme, en faisant émerger dans l'espace local de nouveaux modèles de relations et de nouveaux acteurs. D'abord, l'introduction des rapports monétaires dans la sphère domestique des services renforce le statut familial des femmes tout en scindant les normes de l'hospitalité en deux modèles séparés : celui, intime, qui continue à régir la réception de familiers et des membres du réseau local d'interconnaissance, et celui, nouveau, monétarisé, oscillant entre familiarité et distance, qui accueille des visiteurs éphémères. Il en découle un durcissement des limites, auparavant fluides, entre la sphère d'intimité culturelle et celle de l'extérieur.

Le second modèle émergent, plus complexe et ambivalent, articule les relations économiquement asymétriques avec les nouveaux habitants saisonniers des villages, dispensateurs de nouvelles ressources économiques appréciées, mais exerçant une pression pour transformer les repères et valeurs locaux de l'identité. La sourde résistance à ces pressions venant d'un groupe perçu comme extérieur, semble créer une nouvelle solidarité interethnique implicite entre habitants permanents, qui se distinguent des nouveaux pour avoir partagé le passé soviétique et vivre un présent laborieux qu'ils soient Hongrois calvinistes, Ruthènes gréco-catholiques ou Ukrainiens orthodoxes.

La patrie et le « limes » : touristes de l'identité et accueil interethnique

Dans l'émergence postcommuniste d'une autre forme du tourisme, celle de l'entre-soi, qui se traduit par une affluence grandissante de touristes hongrois dans la région, on ne peut sous-estimer l'importance de la politique culturelle dans l'espace postcommuniste en Europe centrale. Celle-ci inspire les nouvelles élites politiques hongroises et les incite à doter la gestion du patrimoine culturel de nouvelles bases idéologiques, en l'ouvrant vers le tourisme. Cette politique vise à construire un capital culturel national hongrois dont la revalorisation et les nouvelles mises en scène sont susceptibles d'atteindre un double objectif. D'une part, elles servent de légitimation nationale dans les négociations politiques avec les pays voisins sur les droits de leurs minorités hongroises. D'autre part, elles permettent de promouvoir autour de cette « spécificité nationale » un tourisme, à la fois interne et international.

4 Voir par exemple <www.programturizmus.hu> qui regroupe les festivals à thème, souvent gastronomiques et fêtes traditionnelles recréées (noces campagnardes, Pâques, fête de mai) des villages magyarophones de Transcarpathie.

Alors qu'au départ, la cible privilégiée et le terrain-test de cette politique culturelle hongroise étaient la Transylvanie⁵, la diffusion massive, vers tous les groupes magyarophones de par le monde, notamment par la chaîne de télévision DUNA TV⁶, de ces prémisses identitaires ancrées dans une mémoire nationale reconstruite autour de son caractère transfrontalier, suggère aux Hongrois de Transcarpathie une nouvelle perspective à la fois économique et identitaire. Parallèlement, elle leur fournit de nouveaux éléments de langage pour construire l'image virtuelle de leur région, alors que cette politique suscite et renforce en Hongrie une demande touristique fortement liée à l'identité et à la communauté mémorielle nationale.

Si, au début des années 1990, par l'initiative et les donations conjointes d'acteurs locaux et d'organisations ethniques hongroises de Transcarpathie, plaques, pierres tombales et monuments commémoratifs de la déportation massive au Goulag furent réalisés dans de nombreux endroits, ces organisations, mobilisant politiciens et partis hongrois alliés, vont se réapproprier et sacraliser progressivement des lieux de mémoires régionaux emblématiques d'un passé hongrois beaucoup plus lointain, comme si le *foyer mémoriel* construit autour de la déportation au Goulag ouvrait la voie à la réorganisation et la reterritorialisation de tout un paysage commémoratif (Losonczy 2010). Ainsi, dès le début du combat politique pour l'introduction de l'enseignement de l'histoire hongroise dans les écoles de la région, des lieux de mémoire plus anciens furent rénovés et dotés de statues et de plaques commémoratives, comme celles de Tiszaújlak (Vilok) et Tiszabökény (Tisabeken) liées à l'insurrection anti-Habsbourg dirigée par le prince Ferenc Rakóczi, originaire de la région, dont le nom fut aussi donné à de nombreuses écoles et institutions culturelles. Quant au château-fort de Munkacs (Moukatchevo), lieu emblématique d'une longue résistance hongroise contre l'assaut des Turcs, son nouveau statut de musée historique de la ville à l'issue de sa rénovation récente, encore inachevée, s'est accompagné, avec l'appui du gouvernement hongrois et à l'initiative des organisations magyarophones régionales, de l'installation sur l'une des terrasses, de deux statues : celle du jeune prince Rakóczi avec sa mère, Ilona Zrínyi, héroïne de la défense du château contre les assauts turcs et celle d'un *turul'*, oiseau guerrier du mythe d'origine des Magyars, symbole instrumentalisé par les milieux irrédentistes de l'entre-deux-guerres, aujourd'hui en pleine renaissance dans toutes les régions magyarophones.

Si tous ces monuments sont désormais ritualisés par des commémorations annuelles, le noyau de ce récit spatialisé d'une histoire magyare semble être l'un des lieux les plus emblématiques de la mythologie nationale, le col de Verecke dans le Nord-Est des Carpathes. Ce passage, appartenant à une zone traditionnellement peuplée de bergers et paysans ruthènes (Magocsi 1978 *Ibid.*), est réputé avoir été le point d'arrivée dans le bassin des Carpathes des tribus dont la sédentarisation, l'alliance et la conversion au christianisme constituèrent les fondements du royaume millénaire hongrois fondé par Saint-Étienne. Au 13^{ème} siècle encore, c'est aussi par ce passage que l'armée mongole-tartare envahit la Hongrie ; au début de la Première Guerre mondiale, c'est là que

5 Sur les raisons de cette centralité de la Transylvanie dans l'imaginaire national, voir entre autres Losonczy 1997 et Feischmidt 2005.

6 Dès les années 1980, encore sous le socialisme, la chaîne DUNA TV fut créée à l'intention des groupes magyarophones des pays limitrophes.

s'affrontèrent durement les armées austro-hongroise et russe ; enfin, lors de la Seconde Guerre mondiale, la ligne de défense hongroise, la « ligne Arpad », passant par ce col, fut la scène de combats sanglants entre l'armée hongroise et l'Armée Rouge.

Aujourd'hui, le col de Verecke est accessible par une route secondaire en mauvais état, peu utilisée depuis la construction en 1980 d'un nouvel axe Moukatchevo-Lviv qui l'évite. Le panorama majestueux des sommets, vallées et forêts y contraste avec la carcasse d'un motel inachevé depuis une dizaine d'années, deux petits stands de boissons et un abribus délabré. Le monument originel, marquant ce lieu en tant que limite spatiale fondatrice de l'émergence nationale, puis frontière entre la Hongrie historique et l'Empire russe, fut érigé par les autorités hongroises en 1896, date anniversaire du millénaire du royaume. À la fin des années 1940, le pouvoir soviétique en a d'abord détruit les plaques commémoratives, puis le déboulonna. Le nouveau monument, œuvre du sculpteur hongrois Peter Mati de Moukatchevo, fut érigé dès la fin des années 1990, en plusieurs étapes, jalonnées de polémiques et de quelques endommagements mineurs, puis inauguré par les autorités hongroises et ukrainiennes en 2008. Le portail monumental ouvert, symbolisant d'après les brochures touristiques le passage entre Est et Ouest et gravé de part et d'autre d'une croix, est fait de la superposition en encorbellement de sept blocs massifs de pierre, symbolisant les sept tribus fondatrices de la nation hongroise. Divers motifs des arts populaires hongrois, ruthène et roumain y sont gravés, comme l'arbre de vie et des fleurs et animaux stylisés.

Par le télescopage de ces références mythiques et historiques, le lieu, avec son panorama grandiose, permet aux touristes hongrois une sorte d'itinérance dans le temps et l'espace, censée convertir l'histoire mythique en mémoire identitaire, autour d'une symbolique de frontière fondatrice, et de bastion avancé face à un Est toujours menaçant. Les guides ne manquent pas d'inviter les pèlerins à y déposer un bouquet de fleurs commémoratif, ceint par un ruban tricolore. Dès lors, il en est venu à constituer le point culminant et central, autant des circuits offerts par des associations et agences proches de l'élite politique régionale ou hongroise que par des petits entrepreneurs touristiques locaux informels. La lecture mémorielle « nationale » de cette vieille frontière, offerte au tourisme gomme le caractère pluriethnique multi-séculier de la région et le tissu complexe des rapports et conflits interethniques.

En effet, allusivement signalés par les guides et les brochures touristiques en hongrois, plusieurs marquages coexistent sur cette scène de *limes*, en voie de patrimonialisation. À proximité du portail commémoratif se trouve une sobre colonne blanche, couronnée d'un crucifix gréco-catholique et d'une plaque commémorative et un bas-relief massif représentant un soldat armé gravé dans la roche, tous deux récemment érigés à l'initiative du parti ultranationaliste ukrainien Svoboda à la mémoire des partisans ukrainiens de l'OUN que l'armée hongroise exécuta en 1939, lors de son retour dans la région. Ces deux monuments sont l'objet de rituels commémoratifs, réalisés par des Ukrainiens nationalistes de la région de Lviv. Derrière eux se profile une statue plus paisible, érigée dans les années 1960 pendant la période soviétique, qui représente la figure stylisée d'un berger montagnard ruthène avec sa corne.

Ainsi le col de Verecke, lieu de peuplement ruthène, désormais également intégré dans la symbolique mémorielle de la construction nationale ukrainienne, devient d'une part un espace de convergence de d'activités mémorielles et symboliques rivales, tendant à s'approprier ce *limes* comme frontière identitaire et nationale, et d'autre

part l'enjeu de conflits d'interprétation entre élites locales religieuses calvinistes et gréco-catholiques, hongroises et ruthènes⁷. Ce marquage et cette ritualisation d'un espace *interpatriotique* (Losonczy 1997 *Ibid.*), en tant que lieu investi d'une valeur emblématique identitaire par d'autres groupes ethniques, comme les Ruthènes ou les Ukrainiens nationalistes, continue à alimenter des « contre-rituels » politiques comme l'endommagement, le déboulonnement des monuments ou la construction de marques et monuments rivaux, accompagnés de polémiques dans les médias et parfois même d'incidents diplomatiques.

Au niveau local en revanche, ce sont surtout les réseaux informels personnels, familiaux et commerciaux entre groupes ethniques, donnant accès aux écoles et agents de voyages d'autres régions d'Ukraine et des pays limitrophes de même qu'aux organisateurs d'événements religieux – catholiques, calvinistes, luthériens, gréco-catholiques ou orthodoxes –, qui œuvrent désormais à ouvrir l'accueil touristique à des groupes et des familles autres que hongrois, surtout ukrainiens, russes, slovaques et roumains. La possession de ce capital relationnel est liée à la fois à celle d'une parentèle étendue, socialement et ethniquement diversifiée et transfrontalière, au service militaire et aux études faites dans les grandes villes et centres industriels de l'Ukraine, au prestige religieux de la famille, et enfin à sa position prospère dans le commerce informel transfrontalier. Mais son maintien exige, outre une aisance dans la pratique des langues de la région – russe, ukrainien, ruthène ou roumain – une aptitude interactionnelle négociante fondée sur la capacité de passer d'un espace relationnel et normatif à un autre, d'exploiter, de combiner sélectivement de multiples facettes identitaires – hôte, voyageur, résident, visiteur, vendeur, Hongrois, Ukrainien, commerçant, guide, paysan – dans des contextes ethniques et relationnels multiples, urbains, ruraux, administratifs, en Ukraine, Hongrie ou Slovaquie. Cette aptitude culturellement construite, documentée dans des contextes sociaux interethniques et frontaliers en Colombie, y a été pensée en termes de *compétence métisse* (Cunin 2001 ; Losonczy 2002) et analysée comme partie prenante d'une stratégie culturelle visant à maintenir un éloignement traditionnel du centre de l'État-nation alors que ce dernier promeut aujourd'hui un modèle juridique d'ethnicité contrastif et isolationniste. En revanche, dans le monde social hongrois de Transcarpathie, le modèle ethniciste d'émergence postcommuniste fut conçu et promu par des élites hongroises locales, avec un appui variable des États hongrois et ukrainien. L'enracinement régional de ce modèle, initialement fondé sur la mémoire locale (Collard 1989) de la déportation au Goulag, appuyé par les affirmations identitaires des médias hongrois et suscitant autant qu'il alimente cette demande touristique, explique peut-être que la « compétence métisse » magyare locale implique aussi la capacité d'endosser, face aux touristes venus de Hongrie, un rôle dont la logique est opposée à cette compétence : celui du Hongrois ethnique « pur » et traditionnel. L'élargissement et la diversification du champ touristique renforcent encore le prestige local de ces conduites à facettes multiples.

L'articulation de la facette « ethnique » de l'offre touristique avec sa récente ouverture vers d'autres groupes ethniques fut mise en scène en 2011 autour du quinzième anniversaire de la première association touristique hongroise, l'Association régionale

7 Un autre processus de patrimonialisation d'une ancienne frontière dans la région de Gyimes en Transylvanie est finement analysé par Ilyés 2005.

de Beregovo pour le tourisme rural (*Bergszász Járasi Falusi Turizmus Szövetség*). Appuyée par les autorités municipales et régionales, la présidente de cette association, ancienne professeure de lycée, organisa en avril 2011 à Uzhgorod un colloque intitulé « Tourisme rural et développement » qui accueillit fonctionnaires et entrepreneurs touristiques de toutes les régions d'Ukraine en leur présentant des conférences de gestionnaires touristiques hongrois et transcarpathiques. L'événement, le premier dans son genre, fut couronné par la visite des participants dans plusieurs villages de cette région en évitant soigneusement les monuments commémoratifs rappelant l'histoire nationale hongroise, trop « sensibles » et « polémiques » d'après l'organisatrice.

Après un passage par une exposition-vente de tissus et tapis artisanaux hongrois et houtsoules, une dégustation de vins locaux et des visites de chambres d'hôtes, les participants assistèrent au village de Mezőgecse (*Getcha*) à la mise en scène d'une noce traditionnelle hongroise dans une maison décorée de façon traditionnelle, et où les rôles du marié, de la mariée et des 'vőfély' (représentants des familles dans le rituel complexe de la demande en mariage et de la sortie de la mariée de la maison familiale) furent joués par des jeunes acteurs – hongrois et ruthènes – habillés, tout comme les hôtes et l'assistance locale, de vêtements traditionnels hongrois. Repas, biscuits et gâteaux préparés par les femmes du village, vin et eau-de-vie de fabrication locale (*palinka*) furent servis dans la cour, ornée d'un « arbre de mai » traditionnel, le tout accompagné par l'orchestre tzigane du village voisin et des chanteurs locaux. Les invités furent entraînés dans des vibrantes danses traditionnelles hongroises, des *czardas*. La présidente, épouse d'un notable de l'organisation ethnique hongroise KMKSZ, expliquait et traduisait inlassablement en russe et en ukrainien l'événement à l'intention des visiteurs, insistant sur l'intégration des Hongrois de Transcarpathie à l'Ukraine et leur place comme une « couleur de plus sur la palette identitaire ukrainienne ».

Si l'activité touristique locale construit le profil marchand des lieux en puisant largement dans les récits mémoriels nationaux, les enrichissant d'histoires et d'anecdotes locales sélectionnées, la folklorisation de fêtes et d'activités quotidiennes locales (Fejös 1995) permet, elle, de contourner précisément la frontière identitaire rigide et conflictuelle que la mémoire institutionnelle établit. S'agissant souvent de tourisme collectif scolaire, associatif ou religieux, l'organisation logistique de certaines étapes du circuit exige impérativement la collaboration de Ruthènes, Roumains et Ukrainiens des villages à population mixte, dont on tente de mettre en avant au gré du public touristique des signes identitaires qualifiés de « hongrois », de « ruthène », ou d'« ukrainien » dans la présentation de leurs activités culinaires, chorégraphiques, artisanales ou agricoles. Cette mise en scène alimente pour le touriste l'expérience d'un entre-soi élargi, fondement et attrait de ce « tourisme patriotique ». Pour les touristes magyares, il s'agit d'une sorte de pèlerinage laïque ritualisé d'individus, de familles et de groupes venus de Hongrie et d'autres pays qui se recueillent sur les lieux, considérés comme ancrages identitaires ethniques, au-delà des frontières étatiques. Mais le risque sous-jacent, malgré le montage touristique de ces pèlerinages à la recherche d'autres Hongrois, est que les touristes d'origine hongroise y découvrent des Hongrois autres, façonnés par une autre histoire, une existence frontalière et une seconde appartenance nationale.

Par ailleurs, le désir concomitant d'accueillir des touristes ukrainiens, russes ou slovaques commande également un tour de passe-passe identitaire pour les

magyarophones. Il consiste à parler russe ou ukrainien, à offrir aux touristes une lecture du portail commémoratif du monument de Verecke qui symbolise, non pas la frontière, mais au contraire l'ouverture entre Est et Ouest, et à inciter à la visite d'autres lieux, associés au caractère intact de la nature, à la variété de la cuisine locale, et à l'ancienneté de *toutes* les églises et monuments de la région, tout en évoquant l'expérience commune de la répression communiste et de sa fin.

Dès lors, entre les petits entrepreneurs touristiques locaux de différentes origines ethniques, les conflits relèvent bien plus d'une concurrence commerciale ponctuelle que d'une concurrence mémorielle, qui, elle, motive les élites politiques régionales. Qu'ils soient magyarophones, ruthènes, roumains ou ukrainiens, les acteurs du tourisme local puisent alternativement dans les réservoirs symboliques et mémoriels produits par des élites rivales, selon le public accueilli. Et ils n'hésitent pas à élargir leur recrutement de touristes, en faisant appel au réseau relationnel de parents et d'alliés appartenant à d'autres groupes ethniques.

Conclusion : frontières et circulation

L'intense mobilisation mémorielle autour de la déportation des Hongrois de Transcarpathie au Goulag qui a marqué la fin du régime soviétique fut au fil des années appropriée et politisée par une élite magyarophone et mise au service de la construction d'une ethnicité hongroise transcarpathique, ayant des relations complexes et changeantes avec les autorités et partis politiques de Hongrie et le gouvernement ukrainien (Losonczy 2010). Cette ethnicité politique (Brubaker *et al.* 2007) créatrice de nouvelles frontières culturelles face aux autres groupes ethniques régionaux et extérieurs, encourage l'isolement ethnique des magyarophones dans une région traditionnellement marquée par les réseaux économiques et familiaux transfrontaliers. En même temps, l'ouverture des frontières, la réactivation et la patrimonialisation d'anciens et de nouveaux lieux de mémoire, aussitôt investis de ritualisations institutionnelles périodiques (Dallen 2001) a créé, dans une région fortement appauvrie, de nouvelles opportunités d'échanges commerciaux transfrontaliers informels, voire illégaux. Un nouveau capital symbolique local, renforcé par une politique culturelle hongroise à forte coloration identitaire, alimente le tourisme de l'entre-soi à l'échelle locale. Mais la pratique de ce dernier réactive continuellement son paradoxe constitutif : autant pour les visiteurs que pour les hôtes, le contact médiatisé par la folklorisation, la commémoration et l'argent avec ces « autres Hongrois » aboutit, par la perception tacite d'asymétries économiques et la divergence des loyautés, à la découverte ambivalente de Hongrois « autres », renforçant la frontière culturelle de part et d'autre.

Pour la population locale, parmi les diverses formes de commerce transfrontalier informel et de contrebande, le tourisme apparaît comme ressource privilégiée de survie, réactivant des compétences locales transactionnelles, dont la logique interethnique est contraire à celle de l'isolat culturel ethniciste hongrois. Ce sont pourtant sur les mises en scène de ce dernier que se construisent les nouvelles figures du « tourisme du mal du pays » (*Heimwehtourismus*), suivi du « tourisme patriotique », qui ne peut accueillir le touriste que par la mobilisation de ressources interethniques. En outre, l'offre récente d'un tourisme basé sur la ruralité folklorisée et écologique d'un paysage (Hall et

Roberts 2001) aux ressources naturelles « intactes », écho de nouvelles sensibilités mondialisées, estompe la centralité symbolique de la singularité ethnique.

Ce tourisme – essentiellement de proximité – offre un cadre privilégié à la transformation locale des lieux et des ritualisations de la mémoire publique en biens dont la symbolique permet une marchandisation diversifiée. Légalisée ou informelle, cette activité permet de contourner le modèle ethnociste, tout en capitalisant les ressources mémorielles. Ainsi, pour le *tourisme identitaire* hongrois – venant de Hongrie ou d’autres pays limitrophes ou occidentaux – les petits entrepreneurs locaux construisent une offre présentée essentiellement sur internet, en termes d’apprentissage : revivre et partager l’expérience d’une magyarité sans frontières. En revanche, pour les visiteurs ukrainiens, roumains ou russes, les mêmes lieux seront présentés comme porteurs d’une altérité exotisante et esthétisée à laquelle les nouvelles opportunités de voyage permettent enfin un accès aisé. Nature intacte et bains thermaux ré-ouverts, en écho aux valeurs occidentales globalisées, constituent les points communs entre l’offre d’une expérience d’intimité culturelle, élargie dans le temps et l’espace, et celle, esthétique, d’une altérité proche.

Face à une conception de la frontière ethnique comme ligne de partage entre entités culturelles closes qu’alimente une élite intellectuelle et politique et dont s’inspire à la fois la gestion politique et la construction de l’image touristique de l’ethnie, le quotidien des villages, quartiers et réseaux multiethniques de la région se déroule dans une zone d’interférence plus ou moins large. Cette zone d’intersection qui relie les espaces sociaux des divers groupes permet aux mémoires, techniques, compétences et récits identitaires locaux de se compléter et se féconder mutuellement. C’est peut-être précisément ce vieux savoir régional, de passeur de frontières qui fonde une intimité culturelle (Herzfeld 2007) à dimension interethnique et permet aux magyarophones de Transcarpathie de circuler entre le monde rigide de l’ethnicité politique et celui de ses conversions en biens échangeables parmi les diverses modalités du tourisme mémoriel.

Références citées

- BARRINGTON, Lowell, Erik HERRON et Brian SILVER 2003. « The Motherland is Calling : Views of Homeland among Russians in the Near Abroad », *Word Politics*, 55 (2).
- BAUSINGER, Hermann, 1989. « Párhuzamos kilonidejüség », *Ethnographia*, 100 (1-4), pp. 24-37.
- BEREGSZASZI, Aniko et Richard PAPP, 2005. *Karpatalja. Tarsadalomtudományi tanulmányok*. Budapest/Beregszász : MTA Etnikai-nemzeti Kisebbségkutató Intézet/II. Rakoczi Ferenc Karpataljai Magyar Fôiskola.
- BRUBAKER, Rogers *et al.*, 2007. *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*. Princeton : Princeton University Press.
- COLLARD, Anna, 1989. « Investigating ‘Social Memory’ in a Greek Context », in Elizabeth Tonkin *et al.* (dir.), *History and Ethnicity*, pp. 89-103. Londres : Routledge.
- CUNIN, Elisabeth, 2001. « La compétence métisse. Chicago sous les tropiques ou les vertus heuristiques de métissage », *Sociétés contemporaines*, 42.
- DALLEN, Timothy, 2001. « Borders and Tourism », in Dallen (dir.), *Tourism and Political Boundaries*, pp. 1-11. Londres : Routledge.
- DUPKA, György, 1993. *Elő történelem*. Ungvár/Budapest : Patent/Intermix.

- FEJŐS, Zoltán, 1995. « Kollektív emlékezés és az etnikai identitás megszerkesztése », in László Diószegi (éd.), *Magyarságkutatás 1995-96*, pp. 125-141. Budapest : Teleki László Alapítvány.
- FEISCHMIDT, Margit, 2005. « Bevezetés », in Margit Feischmidt (éd.), *Erdély-(de)konstrukciók*, Tabula Könyvek, 7 Budapest-Pécs.
- HALL, Derek et Lesley ROBERTS, 2001. « Social Construction ? », *Rural Tourism and Recreation. Principles to Practice*, pp. 24-51. Londres : Cabi Publishing.
- HERZFELD, Michael, 2007. *L'intimité culturelle. Politique sociale dans l'État-nation*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- ILYÉS, Zoltán, 2003. « Az emlékezés és az újratanulás terei : a « honvagyutizmus », mint tér és identitástér », Zoltán Fejős, Szijártó Zolt (dir.), *Helye(ink), tárgya(ink), képe(ink). A turizmus társadalomtudományos magyarázata*. Budapest : Néprajzi Múzeum.
- , 2005. « A gyimesi 'ezeréves' határ olvasatai », in Feischmidt Margit (dir.), *Erdély (de)konstrukciók*. Budapest/Pécs : Néprajzi Múzeum/PTE Kommunikáció és Médiatudomány Tanszék.
- LAPIERRE, Nicole, 2007. « Le cadre référentiel de la Shoah », *Ethnologie française*, 37-38.
- LENNON, John et Malcolm FOLEY, 2000. *Dark Tourism. The Attraction of Death and Disaster*. Londres : Continuum.
- LOSONCZY, Anne-Marie, 1997. « Les itinéraires de la 'patrie'. De la construction de l'espace interpatritique en Hongrie contemporaine », in J. Hainard et R. Kaehr (dir.), *Dire les autres. Réflexions et pratiques ethnologiques*. Lausanne : Payot.
- , 2002. « Marrons, colons, contrebandiers. Réseaux transversaux et configuration métisse sur la côte caraïbe colombienne (Dibulla) », *Journal de la Société des Américanistes*, 88, pp. 179-201.
- , 2010. « Ritualisation mémorielle et construction ethnique post-communiste chez les Hongrois de Transcarpathie (Ukraine) », *Civilisations*, 59 (1), pp. 131-150.
- MAGOCSI, Paul R., 1978. *The Shaping of National Identity. Subcarpatian Rus', 1848-1948*. Cambridge/Londres : Harvard University Press.
- SZABÓ, László, 1993. *Kárpátaljai demográfiai adatok*. Ungvár/Budapest : Intermix.